

Jean Casanave, prêtre de Pau.

« Réparons l’Eglise ». Contribution sans illusion...

Sans illusion, car ayant très longtemps fréquenté les chrétiens et le « personnel ecclésiastique » dont je fais partie, je sais que dans notre Eglise tout peut se dire, tout peut se penser mais au moment de décider et d’agir, nous retombons paresseusement dans la mortelle répétition. Le neuf fait peur !

Sans illusion aussi, car il faut être une voix déjà écoutée ou redoutée pour être entendue.

Sans illusion enfin, car découvrant, après avoir rédigé ma contribution, qu’il fallait remplir un questionnaire préparé par « La Croix » et le « Le Pèlerin », ce texte, qui découragera certains par sa longueur, ne pouvait entrer dans les cases prévues. Tentons tout de même un essai...

Avril 2019 : Les nuages s’amoncellent sur la nation française.

Notre pays ne s’aime pas. Il est atteint par une sorte de mal-être général entretenu par des poussées de fièvre « jaune » hebdomadaires et nulle annonce des responsables politiques ne parvient à l’enrayer. Chacun, comme touché par une sorte d’épidémie, ajoute à la liste interminable des revendications son problème particulier à régler de toute urgence. Le pays est en colère ; le pays enrage mais pour des raisons souvent opposées.

Pendant ce temps, la Méditerranée avale dans ses abîmes son lot annuel de frères humains. Ils sont souvent jeunes, ils ont pris tous les risques, ils ne demandent qu’à travailler et ils font preuve d’une volonté hors du commun de « s’en sortir » ! Sur la côte, en face, l’Europe a peur ; l’Europe préserve ses avantages acquis.

Au Sri Lanka – mais Colombo est si loin ! – les fanatiques font exploser des hôtels et des églises, tuent 300 innocents lors de la fête de Pâques. L’Occident n’est plus le porte drapeau de la civilisation ; l’Occident est honni ; il est haï.

Pâques 2019. La barque de Pierre dans la tourmente.

L’Eglise des hommes n’en finit pas d’étaler ses turpitudes. Des soutes du Vatican, des greniers des évêchés, on extirpe prédateurs sexuels et chapes de silence complice. Sur tous les continents, les responsables tremblent, les chrétiens abasourdis se terrent. Le soupçon plane sur les congrégations. L’Eglise, depuis toujours accusée et condamnée par le monde, achève la besogne ; elle se détruit elle-même.

Plus sournoisement et depuis des décennies, une faille profonde s’élargit sur sa façade. Une génération sans peur et sans reproche se lève et prend

ostensiblement le contre-pied de la précédente. Enfin, voici revenus les jours de la fierté et de la conquête. Certains s'en réjouissent, nombreux sont ceux qui s'étonnent, d'autres encore s'éloignent sans bruit.

Mieux encore ! D'éminentes figures, tout en se couvrant du manteau de la tradition et de la conformité à l'enseignement du magistère, laissent entendre que François n'est pas à la hauteur de sa tâche et se répandent en « compléments » salutaires de la pensée papale. Le fidèle paroissien s'inquiète, se cramponne et craint.

Notre-Dame de France flambe. La flèche qui dirigeait les yeux du passant vers le ciel est tombée. Le regard fixe désormais un trou béant et un amas de poutres calcinées. La Croix, étrangement, reflète une lumière dorée, l'autel endommagé est préservé, la mère et l'enfant n'ont pas bougé. La croix, l'autel et la mère peuvent engendrer une Eglise nouvelle, même s'il lui suffit d'une petite chapelle pour s'abriter. Notre-Dame sera rebâtie sur ses deux tours ; l'Eglise, sur l'autel, et la croix éclairée par le feu de la Parole et de l'Esprit Vivant. Faut-il reconstruire à l'identique ? Les avis divergent.

Au poste de vigie.

Dans ce temps après la Pâque, la liturgie nous fait lire l'Apocalypse. L'auteur, déporté et échoué à Patmos – déjà la Méditerranée ! – contemple l'Eglise de son temps. Elle est pourchassée par le pouvoir impérial et affaiblie par des dissensions internes graves. Dans l'épreuve de l'exil, il cherche à voir ce qui « doit arriver bientôt ». C'était, déjà, la tâche des grands prophètes de la déportation à Babylone et contrairement à toute attente Isaïe ne veut plus compter sur le passé : « Ne vous souvenez pas d'autrefois, ne songez plus aux choses anciennes. Voici que je vais faire du nouveau qui déjà paraît, ne l'apercevez-vous pas ? » (Is 43,19). Au creux de l'épreuve actuelle, le visionnaire de Patmos et celui du « Trois fois Saint » nous invitent à la nouveauté. Quant aux Actes des Apôtres, ils viennent opportunément réveiller la mémoire de la première annonce à la fois bonne et nouvelle.

Le panorama.

Des valeurs affichées.

Cet impératif de voir large et loin n'empêche pas de porter un regard lucide sur la situation actuelle de l'Eglise de France à partir d'un territoire particulier.

Il nous faut d'abord reconnaître que la majorité de nos contemporains adorent une trinité qui a pour noms : le bien-être individuel, le profit sous toutes ses formes et l'opinion publique devant laquelle on plie le genou. Ces dieux se déclinent sous toutes les appellations ; ils donnent l'énergie et l'envie de vivre comme ils sont le prétexte de tous les esclavages. Ils ne sont pas à jeter a priori aux enfers car ils nous disent quelque chose du désir de l'homme et de la réussite à laquelle il aspire. Cette religion adoptée par le plus grand nombre n'empêche

pas de croire à « certaines valeurs » dont plusieurs sont issues du christianisme, si l'on est assez honnête pour le reconnaître. Depuis la publication de « Laudato Si », il existe même des courants écologistes qui relisent le livre de la Genèse avec un autre œil ! Ainsi, tout en revendiquant une incroyance pratique, peut-on se dire « culturellement chrétien », surtout si l'on appartient à la génération antérieure aux années 70.

Une croyance résiduelle.

Parmi tous les adorateurs de cette trinité, beaucoup se disent « croyants » en quelque chose ou quelqu'un d'autre. Se dire « croyant » aujourd'hui ne suscite pas la dérision et le mépris, comme il était de coutume lorsqu'un marxisme larvé imprégnait les esprits. Cette « croyance », déclarée sans fausse pudeur, prend toutes les couleurs de l'arc-en-ciel religieux. Le Dieu auquel on se réfère se confond avec une puissance anonyme qui dépasse le pouvoir de l'homme et à laquelle on recourt lorsqu'on se sent dépassé par les événements.

Dans la Laïcité de l'Etat.

D'autres croyants se réfèrent à un Dieu bien déterminé. Musulmans, Juifs, adeptes de religions orientales et autres chrétiens essaient de trouver leur place dans un Etat Français officiellement laïque. Mais la référence en matière de relations entre le politique et le religieux reste celle qui s'est instaurée avec l'Eglise catholique.

La communauté catholique.

Elle semble être traversée par deux options. L'une est tentée par la sélection rigoureuse, l'autre par l'admission sur la base d'un minimum requis. Héritière d'une société majoritairement chrétienne en apparence, la génération du Concile s'est épuisée à vouloir évangéliser et ceux du dedans et ceux du dehors. Résultat : une grande masse d'indifférents, une frange de sympathisants qui conservent une image favorable et un noyau de pratiquants plus ou moins épisodiques. Mais au vu des antécédents sociaux et culturels, on facilite autant que faire se peut, l'admission de ces « intermittents » des fêtes rituelles. Les sondages ont d'ailleurs élargi le terme de « pratiquant » à une fréquentation plus épisodique que celle de la messe du dimanche. Les campagnes, réputées pour leur attachement à la Foi des ancêtres, voient se développer chez elles une sorte de conservation patrimoniale de quelques rites détachés d'un Credo que l'on a de la peine à murmurer. Le risque se profile d'une dissolution générale, à court terme, dans un « droit-de-l'hommeisme » devenu la religion des bien-pensants modernes.

Au vu de la désertion des églises, l'autre option choisit de favoriser l'émergence de baptisés « purs-bio » répondant à toutes les normes d'un catholi-

cisme dûment estampillé. Finies les préparations aux sacrements jugées par trop légères, les cérémonies qui adaptaient le rite aux circonstances, les initiatives des laïcs qui ne portent pas le label du curé ! Finies les compromissions avec un monde dont le péché est désormais clairement désigné ! Une Eglise de catholiques visible, bien cadrée dans ses options, « droite dans ses baskets », rebâtie à l'identique de celle d'un pays de chrétienté, sera plus attirante pour tous ceux qui sont en quête d'une spiritualité sans concession faite aux valeurs séculières. Les effets de ce choix se font déjà sentir dans des communautés chaleureuses, plus jeunes, n'hésitant pas à afficher leurs convictions sur les places publiques et à inventer de nouveaux services aux plus démunis. Comme on pouvait s'y attendre, cette nouvelle posture suscite des oppositions et des réprobations tout aussi nettes et sans nuances. Ce durcissement ne risque-t-il pas de favoriser une sélection de plus en plus rigoureuse et un repli identitaire encore plus marqué ?

Ainsi, deux Eglises coexistent tant bien que mal. Celle des « intermittents », plus accessible mais plus molle ; et celle des « purs », plus élitiste et plus sélectionnée.

Ni l'une ni l'autre n'ont d'avenir pour la simple raison que le monde de référence de l'une comme de l'autre n'existe plus. L'une vivait sur les braises d'une vieille chrétienté que le Concile avait justement ravivées. L'autre rêve d'un retour à une chrétienté « relookée » comme si la terre était déjà le cadre du Royaume de Dieu. Certes, il nous a été promis mais nous n'en sommes que des veilleurs, à l'affût des signes de son approche, et tout au plus, les initiateurs de timides esquisses.

C'est pourquoi il nous faut, plus que jamais, comme Isaïe et le Jean de l'Apocalypse être des **guetteurs de l'aube**.

Réparer, reconstruire ou régénérer ?

Au chevet de Notre-Dame carbonisée, les experts en restauration patrimoniale, en architecture dite sacrée et en monuments mémoriels nationaux commencent à rassembler leurs troupes pour entamer la bataille de l'identique ou du simili vrai.

Il en est de même quand on parle de reconstruire l'Eglise des hommes. La tentation est grande d'attiser les querelles entre les tenants de la vraie tradition et les supposés déviants ; de prendre parti pour telle ou telle coterie favorisant nos pré-supposés idéologiques ; de monter des écuries : « j'appartiens à celle de Jean-Paul II, de Benoît XVI, de François », comme s'il ne suffisait pas d'être de celle du Christ !! de résister avec la rage du désespoir, quitte à ce que la tranchée devienne un tombeau ; et surtout il n'est pas rare d'entendre s'élever les chants de lamentation sur l'état de ce monde dévoyé qui n'accumule que des ruines.

Se battre pour savoir s'il faut reconstruire l'Eglise sur le modèle conciliaire essoufflé ou sur le schéma rêvé d'une restauration à l'identique est totalement vain. Ce débat n'est qu'un combat de myopes.

On ne fait pas grimper sur la nacelle de la vigie celui qui ne voit pas loin et qui ne distingue pas les faibles lueurs incertaines de l'aube que nous offre ce monde qui est le nôtre et celui de Dieu.

Si cette analyse, certes brossée à gros traits – et à laquelle on peut apporter toutes les nuances que l'on estime nécessaires en fonction des situations particulières – reflète quelque peu la réalité, alors, n'espérons plus une reconstruction à l'identique, encore moins une rénovation selon les techniques modernes mais jetons les bases d'une régénération (une re-genèse) totale de l'Eglise.

Comment ?

En libérant la parole et l'Esprit qui habite tous les baptisés. Mais nous ne sommes pas des « gilets jaunes ». Nous avons un passé, un savoir-faire et surtout un « cahier des charges », l'Évangile.

Demandons à notre Pape (par un référendum d'initiative des baptisés ?) d'ouvrir un Concile universel de tous les catholiques en décrétant une sorte d'année blanche durant laquelle, tous les dimanches, les célébrations, selon des modalités à préciser, débuteraient par une écoute de ce que nous dit le monde car la première parole de Dieu qui est offerte aux hommes, chrétiens y compris, est celle du monde créé par Lui.

Par ses découvertes scientifiques sur le vivant et sur l'univers, par ses réseaux de communication qui relient chaque individu au monde entier, par ses flots migratoires qui frappent à nos portes, par ses cultures qui s'entrecroisent pour le meilleur et pour le pire, par la violence qui explose sans guerre ouverte, par ses changements climatiques et par cette exploitation inconsciente de la planète, Dieu nous parle. Mais Il nous parle aussi par tous ceux et celles sans lesquels la vie n'aurait pas de sel. Par le rire ingénu de l'enfant, la confiance de l'adolescent, l'engagement dans une association qui retisse du lien social ; par la vieille amie qui vous parle de son chat, par le maire qui veut rendre son tablier, par tout ce qui fait la grande histoire quotidienne des labeurs et des peines, celle sans laquelle l'autre histoire, celle des livres n'existerait pas. Dieu nous parle et le monde est l'écho de sa parole.

Surprises et nouveautés.

Cette parole du monde partagée, pourrait interroger celle des baptisés nourrie par le message évangélique. Et ainsi petit à petit, la confrontation du « texte » des hommes et de celui de Dieu, amènerait les baptisés à inventer une autre façon de vivre en Eglise de Jésus Christ. Et sans attendre les votes définitifs, que tout ce qui pourrait être tenté au nom de la triple responsabilité du baptisé puisse l'être. Il est prêtre dans l'acte de la prière ; il est prophète dans la transmission du message évangélique ; il est roi/serviteur de ses frères dans son engagement pour

une société plus humaine. Rien de ce qui fait l'Eglise que nous avons connue ne serait retenu sans être passé au crible de cette refondation radicale et générale.

Cette expérience, organisée par une représentation de tous les baptisés, pourrait avoir pour cadre les diocèses afin d'en faciliter l'expression et l'exploitation. Les conclusions pourraient en être tirées, par la suite, à la fois au niveau des nations mais aussi sur celui d'un continent. Toutes les institutions de l'Eglise seraient soumises à cet exercice y compris les prêtres, les congrégations religieuses, les évêques et le Vatican lui-même.

Si l'ensemble des catholiques consent

- à contempler le monde avec les yeux du Fils de l'Homme,
 - à lire en parallèle la parole de Dieu,
 - et à pratiquer une sorte d'endoscopie de nos institutions ecclésiales,
- alors nous risquons de connaître d'heureuses surprises.

Que nous dit Dieu par le monde qui est le nôtre ?

Que nous dit-il par la Parole des commencements que nous a transmise l'Eglise ?

Que nous faut-il émonder de nos comportements et de nos structures sclérosées ?

Quels sont les germes qu'il nous faut laisser régénérer par l'Esprit toujours vivant ?

Tel pourrait être le programme de cette nouvelle Pentecôte que les guetteurs de l'aube attendent et préparent déjà, en dégageant des ruines la Croix lumineuse, l'autel, la mère et l'Enfant.